

REVUE DE  
LINGUISTIQUE  
FRANÇAISE  
DIACHRONIQUE

9  
2022

DIACHRONIQUES

TRADUCTION  
ET DIACHRONIE

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES

## TRADUCTION ET DIACHRONIE

Les traductrices : métaphores de genre et combat de statut · Nitsa Ben-Ari

**HILLA KARAS & HAVA BAT-ZEEV SHYLDKROT**

Traduction et diachronie : enjeux théoriques

**THIERRY PONCHON**

L'expression de la modalité épistémique dans la traduction par Jean de Meun (*Li Livres de confort de Philosophie*) de la *Consolatio Philosophiæ* de Boèce

**REVITAL REFAEL-VIVANTE**

Préface du traducteur hébreu médiéval aux œuvres littéraires étrangères au Moyen Âge

**TOVI BIBRING**

« Quand les loups étaient trilingues » : questions de traduction et d'interprétation d'une fable médiévale

**ALAIN CORBELLARI**

Michaut, Pauphilet... et Bédier : la querelle d'*Aucassin et Nicolette*

**NITSA BEN-ARI**

Les traductrices : métaphores de genre et combat de statut

**SARA RALIĆ**

Métanarration, métalepse et métalangage dans l'œuvre de David Albahari et la voix de ses traducteurs

**OLIVIER SOUTET**

Traduire pour lire, traduire pour dire. Quelques considérations linguistiques sur le rôle de la traduction du missel de Trente au missel de Vatican II

ISBN de ce PDF :  
979-10-231-3098-0

# Diachroniques

n° 9 – 2022

*Revue de linguistique française diachronique*



## Traduction et diachronie



# Traduction et diachronie

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES  
Paris

Les SUP sont un service général de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

ISBN édition papier : 979-10-231-0694-7  
© Sorbonne Université Presses, 2022

ISBN de ce PDF : 979-10-231-3098-0  
© Sorbonne Université Presses, 2023

Mise en page 3d2s (Paris)/Emmanuel Marc Dubois (Issigeac)

## **SUP**

Maison de la Recherche  
Sorbonne Université  
28, rue Serpente  
75006 Paris

tél. : (33) 01 53 10 57 60

[sup@sorbonne-universite.fr](mailto:sup@sorbonne-universite.fr)

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

## LES TRADUCTRICES : MÉTAPHORES DE GENRE ET COMBAT DE STATUT

*Nitsa Ben-Ari*  
*Université de Tel Aviv*

À la suite de la théorie des « belles infidèles », héritée du XVII<sup>e</sup> siècle, la fidélité en traduction devint un point d'intérêt majeur. Sa poursuite recourut à nombre de métaphores fondées sur le genre, attribuant pour l'essentiel à la source, *i.e.* à l'auteur, des caractéristiques masculines d'autorité, tout en « féminisant » la traduction elle-même. Associer la traduction à une image féminine, et donc secondaire, n'était pas fortuit, et cette approche amoindissante n'était d'ailleurs pas apparue au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. La traduction, en particulier celle des Écritures saintes, équivalait dès l'abord à un sacrilège dans la culture juive, comme dans bien d'autres cultures<sup>2</sup>. Le XVII<sup>e</sup> siècle vit d'illustres hommes de lettres pratiquer et repenser la traduction. Cet art-profession offrait également une opportunité aux femmes cultivées, même s'il fallut à celles-ci un siècle supplémentaire pour s'en saisir réellement. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les « femmes des Lumières » se tournèrent vers l'écriture, et la traduction put alors leur

1 En 1603, John Florio, le traducteur anglais de Michel de Montaigne, « a caractérisé le lien – explicite – entre traduction et statut des femmes », ainsi que le rappelle en le citant Margaret P. Hannay : « comme les traductions sont toujours défectueuses, elles doivent être femelles » (« *since translations are always defective, they must be female* », dans *Silent but for the Word. Tudor Women as Patrons, Translators and Writers of Religious Works*, Kent, Kent State UP, 1985 [je traduis] ; le mot de Florio est également repris dans Jean Delisle et Judith Woodworth [dir.], *Translators through History*, Amsterdam/Philadelphia, J. Benjamins, au chapitre consacré aux femmes traductrices).

servir de tremplin. La langue offrit aux femmes l'occasion de se réinventer et de négocier de nouveaux rapports de pouvoir entre genres et cultures.

Aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, le rôle croissant de la traduction entraîna des effets significatifs sur son statut secondaire. La formation de nouvelles entités politiques augmenta le besoin d'interprètes, l'interprétariat étant à l'origine une profession masculine, elle aussi. Les deux guerres mondiales initièrent des vécus transculturels et plurilingues en situations d'émigration, d'exil et de colonisation, suivis de la demande et de l'offre de traducteurs potentiels. Des femmes de plus en plus nombreuses adoptèrent la profession de traductrice, qui leur permettait, caractéristique non négligeable, de travailler de chez elles. Qui plus est, l'appartenance à une minorité linguistique, culturelle et/ou sociale pouvait favoriser de nouveaux modèles d'autonomie et d'autodéfinition<sup>2</sup>.

150

Cependant, la notion de fidélité connut une ultime épreuve avec les théories poststructuralistes de la « mort de l'auteur ». Des philosophes comme Jacques Derrida ou Julia Kristeva s'associèrent à une campagne de remise en question et de déstabilisation de l'auteur, allant jusqu'à alléguer que la traduction était une autre version de la (non-)source (non) originale<sup>3</sup>. Pour une brève période, les traducteurs jouirent du statut d'auteurs, sur le plan théorique tout au moins. Les théories postcoloniales de la traduction élaborées à la fin du XX<sup>e</sup> siècle sondèrent l'identité et la loyauté du traducteur<sup>4</sup>, alors que des chercheuses féministes spécialistes de la traduction bataillèrent pour restreindre les métaphores consensuelles de genre. Luise von Flotow, Lori Chamberlain et Sherry Simon, par exemple, préconisèrent de subvertir et de s'appropriier les sens établis, et

---

2 Pilar Godayol, « Metaphors, women and translation: from *les belles infidèles* to *la frontera* », *Gender and Language*, 7, 2013/1, p. 98-116.

3 *Ead.*, « Gender and Translation », dans Carmen Millán et Francesca Bartina (dir.), *The Routledge Handbook of Translation Studies*, London, Routledge, 2013, p. 173-185, not. p. 173. Voir également Edwin Gentzler, *Contemporary Translation Theories*, Clevedon, Multilingual Matters, 2<sup>e</sup> éd., 2001, p. 145-167.

4 Christi A. Merrill, « Postcolonial translation: the politics of language as ethical praxis », dans Carmen Millán et Francesca Bartrina (dir.), *The Routledge Handbook of Translation Studies*, *op. cit.*, p. 159-172.

d'en créer de nouveaux<sup>5</sup>. Une chose resta semble-t-il inchangée : la faible estime de soi des traducteurs. Et pourtant, la fin du xx<sup>e</sup> et le début du xxi<sup>e</sup> siècle proposèrent une avalanche de romans, pièces, films... ayant pour protagonistes des traducteurs ou des interprètes, ce qui prit par surprise les traductologues. Dans ce qu'on a appelé depuis le *Fictional Turn* (le « tournant fictionnel »)<sup>6</sup>, les traducteurs passèrent des coulisses métaphoriques aux feux des projecteurs. Les études de traductologie réagirent à cette évolution, bien qu'avec un certain retard, par une étonnante quantité de recherches<sup>7</sup>.

J'ai moi-même étudié ce déferlement, m'efforçant de distinguer entre divers genres et thèmes, mais cherchant surtout à déterminer si cette tendance accompagnait une amélioration de l'image de soi du traducteur-interprète<sup>8</sup>. Je découvris que, pour l'essentiel, la figure du traducteur fictionnel incarnait le type même de l'anti-héros de l'époque postcoloniale. Sous la fine surface d'un *Superman* enjambant les continents, avec sa maîtrise éblouissante des langues et ses identités multiples (John le Carré, *The Mission Song*, 2007), se dissimulait un être déchiré entre les langues,

- 5 L'article de Lori Chamberlain intitulé « Gender and the metaphors of translation », paru en 1988, est considéré comme pionnier sur ce sujet (*Signs*, 13, 1988/3, p.454-472). Pour un passage en revue à l'échelle historique des métaphores de genre en traduction, voir par exemple Pilar Godayol, « Gender and translation », art.cit.
- 6 L'expression est née sous la plume d'Else Vieira, dans l'article intitulé « (In)visibilidades na tradução: troca de olhares teóricos e ficcionais », *Com Textos*, 6, 1995/1996, p.50-58. Voir également Edwin Gentzler, *Translation and Identity in the Americas: New Directions in Translation Theory*, London, Routledge, 2008, p.108-109 ; et Adriana S. Pagano, « Translation as testimony: on official histories and subversive pedagogies in Cortázar », dans Maria Tymoczko et Edwin Gentzler (dir.), *Translation and Power*, Amherst, Boston University of Massachusetts Press, 2002, p.80-81.
- 7 Voir Klaus Kaindl et Karlheinz Spitzl (dir.), *Transfiction. Research into the Realities of Translation Fiction*, Amsterdam/Philadelphia, J. Benjamins, 2014, qui rassemble plusieurs essais à ce sujet, dont le mien, « Reaching a dead-end—and then? Jacques Gelat's *Le Traducteur* and *Le Traducteur amoureux* » (p.113-126).
- 8 Voir Nitsa Ben-Ari, « Representations of translators in popular culture », *Translation & Interpreting Studies*, 5, 2010/2, p.220-242.

les cultures et les conflits de loyauté, et souffrant de graves problèmes d'identité. Si l'un des thèmes abordés dans ces nouvelles créations fictionnelles fut le fossé s'élargissant entre auteur et traducteur, il devint évident qu'apparaissait un autre courant souterrain : la rivalité des rapports de pouvoir entre hommes et femmes, que ce soit dans le cadre du processus relationnel auteur-traducteur, ou dans celui prévalant entre interprète et traducteur. Pour résumer, en simplifiant les choses, l'interprète fictionnel souhaitait améliorer son statut (mais non ses revenus) en étant reconnu comme un traducteur littéraire, tandis que le vœu suprême du traducteur littéraire était de devenir écrivain. Même si de nombreux protagonistes étaient des femmes, leurs dilemmes et leurs crises tournaient autour de concurrents/patrons/auteurs. Le monde fictionnel, lui aussi, était et restait un monde d'hommes.

Dans ce contexte, et gardant à l'esprit la connotation négative de la traduction dans la tradition juive<sup>9</sup>, je souhaite avec cette contribution m'efforcer de retracer la voie suivie par quelques traductrices vers l'hébreu, du XVIII<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, afin de déterminer (a) si les métaphores de genres perdurent encore aujourd'hui, et (b) dans quelle mesure, sur cette période, le statut des traductrices a évolué. La discussion se décomposera en trois parties : la première fournira un arrière-plan historique, et essaiera de déterminer à quel moment, pourquoi et comment des femmes juives devinrent traductrices. Elle présentera leur *habitus*, analysera les conditions ayant rendu cette évolution possible, et proposera des exemples de pionnières dans ce domaine. Elle montrera également comment l'écriture

9 « La littérature michnaïque contient également bien des observations importantes, mais brèves, sur la nature de la traduction et sur la façon appropriée ou non de procéder, ainsi que sur le statut de la traduction, des traducteurs et des textes traduits dans la culture juive de l'époque. Il faut réaliser que, même si la traduction juive s'appliquait pour l'essentiel aux Écritures, une attitude générale négative, regardant la traduction comme inférieure, se cristallisa alors. Cette approche demeura en vigueur durant des générations, et dans certains cercles, elle perdure sans doute jusqu'aujourd'hui. » (Gideon Toury, « Translation and reflection on translation: a skeletal history for the uninitiated », dans Robert Singerman [dir.], *Jewish Translation History: A Bibliography of Bibliographies and Studies*, Amsterdam/Philadelphia, J. Benjamins, 2002 [je traduis].) Voir également *supra*, note 2.

et la langue peuvent entraîner des changements culturels et/ou génériques. La deuxième partie décrira la situation des traductrices israéliennes avant et après la création de l'État en 1948. La littérature était alors masculine pour l'essentiel, et les auteures-traductrices luttèrent pour s'y frayer un chemin. Deux femmes auteures-traductrices exceptionnelles serviront ici d'exemples. La troisième partie se proposera d'examiner à quel point le statut et l'image de la traductrice actuelle ont changé, en s'appuyant sur une analyse statistique des prix de traduction en Israël.

## LES LUMIÈRES

L'une des manifestations les plus intéressantes du « siècle des Lumières » en France fut le rôle crucial des « salons » de femmes nobles et fortunées. Ces salons littéraires furent imités dans le Berlin de Frédéric le Grand, où les cénacles les plus prestigieux furent ceux de juives comme Henriette Herz ou Dorothea von Schlegel. À l'époque, les femmes juives étaient les agents de l'assimilation sociale ; les hommes étaient trop occupés par l'intégration économique. « Parmi les juifs », écrit le fameux traducteur Friedrich Gentz, « les femmes sont [...] cent pour cent meilleures que les hommes »<sup>10</sup>. Jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le salon le plus coté fut celui de Rahel Levin, épouse Varnhagen von Ense. De 1780 à 1806, le « grenier » de Levin sur la Jägerstrasse attira les intellectuels les plus éminents de Prusse. Cette « mansarde », perçue comme « pittoresque », vit des philosophes, des poètes et des hommes d'État se mêler à de célèbres acteurs. Levin entretenait une correspondance avec la plupart des hommes connus qui fréquentaient son grenier ; celle-ci est caractéristique des débuts littéraires modestes des femmes juives savantes.

10 Cité par Hannah Arendt dans sa biographie de Rahel Varnhagen, *Rahel Varnhagen: The Life of a Jewess* [1959], trad. Richard et Clara Winston, Baltimore/London, Johns Hopkins UP, 1997, p. 108 [je traduis].

Rahel Friederike Antonie Varnhagen, née Levin, était une juive assimilée qui considérait sa judéité comme un défaut honteux. Un créneau temporel permettant à une personnalité hors normes de briller en société, quel que soit son titre, son rang ou son sexe la vit recevoir l'élite culturelle la plus influente de son époque. Fille de Markus Levin, un négociant prospère, elle fut élevée au sein d'une famille qui parlait le judéo-allemand. Ses premières missives furent composées en lettres hébraïques.

154

Levin n'avait à son actif ni beauté, ni grâce, ni richesse, ni culture, ni éducation. Elle se considérait comme une « *shlemihl* » (« maladroite », « malchanceuse »), accablée par sa judéité, qu'elle percevait comme un mauvais coup du destin<sup>11</sup>. Sa seule « valeur » était son originalité, sa brillante intelligence, – un regard perçant et un esprit aiguisé pratiquant ce que les hommes des Lumières appelaient « une pensée autonome ». L'assimilation, et plus tard une conversion, lui procurèrent non seulement un « billet d'entrée » dans la société, mais également une porte de sortie. En 1814, lorsqu'une vague d'antisémitisme remplaça la relative indulgence confessionnelle de l'époque des Lumières, sa seule possibilité d'assimilation sociale restait le mariage. Elle finit donc par épouser Karl August Varnhagen von Ense, un parvenu qui avait obtenu, grâce aux hasards de la guerre, un titre de noblesse et un poste subalterne dans la fonction publique. Levin lui confia tous ses écrits et lui enseigna tout ce qu'elle savait. Il exploita ces connaissances au bénéfice de son épouse – et au sien propre : en 1812, il s'arrangea pour que leur correspondance au sujet de Johann Wolfgang von Goethe, que Levin avait rencontré à de multiples reprises et qu'elle admirait énormément, soit publiée sous des pseudonymes<sup>12</sup>. En 1834, un an après la mort de Levin, il publia ses Journaux (parfois modifiés) et la correspondance de toute une vie sous

11 Hannah Arendt décrit son dilemme avec beaucoup de sympathie (*ibid.*, p.85-102).

12 Varnhagen organisa la publication, dans le *Morgenblatt* de Johann Friedrich Cotta, de passages consacrés à Goethe tirés de la correspondance qu'il entretenait avec son épouse. Il ne jouait bien sûr qu'un rôle totalement passif dans cette correspondance. Voir Hannah Arendt, *ibid.*, p.262.

le titre *Rahel: Buch des Andenkens für ihre Freunde*. À l'heure actuelle, Rahel est considérée comme l'une des femmes les plus remarquables du XIX<sup>e</sup> siècle.

DOROTHEA VON SCHLEGEL (1764-1839)

Autre, et tout aussi célèbre, fut Dorothea von Schlegel. Dans son cas, la conversion fournit un tremplin encore plus direct vers le métier d'écriture. Comme Levin, von Schlegel lutta pour modifier les conjonctures imposées, même si son origine semblait plus favorable. En effet, née Brendel Mendelssohn, elle était la fille aînée de l'un des plus illustres philosophes des Lumières<sup>13</sup> et grandit entourée des plus éminents philosophes et poètes de l'époque (Gotthold Ephraim Lessing était un ami intime de son père). Contrairement au père de Levin, Mendelssohn procura à sa fille une excellente éducation et l'ouvrit aux idées européennes modernes – pour finir par la marier en 1783 à un respectable homme d'affaires juif berlinois, dans un mariage arrangé.

En 1797, la jeune femme quitta son mari et ses deux enfants afin de vivre avec son amant et futur mari Friedrich von Schlegel, qu'elle avait rencontré dans le salon d'Henriette Herz. Elle lutta en justice pour la garde de ses enfants, et obtint celle de son benjamin. Elle se convertit au protestantisme, puis au catholicisme. En 1801, son roman *Florentin* fut publié par Schlegel, sans nom d'auteur<sup>14</sup>. Dorothea publia une traduction sous son propre nom : elle traduisit du français vers l'allemand *Corinne*, de Mme de Staël (qu'elle connaissait personnellement). Elle peut donc être considérée comme la pionnière des traductrices juives.

13 Moses Mendelssohn, père du mouvement des Lumières juives, la *Haskala*.

14 Friedrich Schlegel trouva le moyen de publier les écrits de sa femme, sous l'intitulé « Gespräch über die neueren Romane der Französinen » (« Conversations sur de récents romans d'auteurs françaises »), dans *Europa: eine Zeitschrift* (journal édité par Schlegel lui-même ; Frankfurt, Willmanns, t. I, vol. 2, 1803, p.88-106). Le couple se convertit au catholicisme en 1808. C'est alors que Brendel devint Dorothea, sans doute d'après le nom de Dorothea von Schlegel, qui composa des hymnes catholiques au xvii<sup>e</sup> siècle.

Levin et von Schlegel, deux juives allemandes, nées dans des familles juives, dans une atmosphère générale de sécularisation et d'émancipation, avaient développé d'excellentes compétences en allemand et en français, et acquis en outre un goût et des connaissances littéraires. Le salon leur offrait une occasion de fréquenter des poètes, philosophes et *leaders* éminents, et leur permettait de rencontrer des non-juifs sur un pied d'égalité. En effet, à cette époque (et à la différence de ce qui avait cours dans les salons berlinois du début du XIX<sup>e</sup> siècle), c'était le génie intellectuel qui, dans ces cercles, comptait par-dessus tout. Le judaïsme d'Europe de l'Est ne fournissait pas aux femmes de telles opportunités.

156

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la *Haskala*, le mouvement des Lumières juives, se répandit dans l'Europe de l'Est. Ses partisans, les *maskilim*, prônaient et réalisaient des réformes communautaires, éducatives et culturelles dans les sphères publique et privée. Par conséquent ils se heurtèrent aux institutions rabbiniques traditionnelles, qui cherchaient à préserver dans leur intégralité les antiques valeurs et normes juives. Ils se confrontèrent également aux assimilationnistes radicaux, qui voulaient éliminer ou minimiser l'existence des juifs en tant que collectivité distincte. À son origine, ce combat pour une éducation moderne n'incluait pas les filles. Les fondamentaux essentiels pour une *maskila* (femme érudite) incluaient une excellente maîtrise de l'hébreu et une bonne connaissance des textes canoniques hébraïques. Aucun cadre traditionnel n'offrait une telle éducation aux filles au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, pas même les écoles de la *Haskala*, qui limitaient pour les filles l'apprentissage de l'hébreu et de la Bible.

La femme juive du XIX<sup>e</sup> siècle n'avait pas accès à l'hébreu, sauf si son propre père insistait pour le lui procurer. Comme les pères s'assurant que leurs filles allaient recevoir une formation en hébreu étaient forcément eux-mêmes des *maskilim*, la femme *maskila* appartenait obligatoirement à la seconde génération de la *Haskala*. L'une des conditions cruciales autorisant la formation d'une « *maskila* en hébreu » était la situation économique de sa famille. L'entrée des femmes dans le monde littéraire s'intensifia donc avec l'émergence de la classe moyenne et l'amélioration des conditions de vie et d'éducation féminine. Les femmes juives écrivirent, tant dans les langues modernes qu'en hébreu, grâce à leur condition

socio-économique et à leur disponibilité, celle-ci résultant de l'âge plus tardif du mariage. L'ensemble de ces conditions – la seconde génération du mouvement des Lumières, l'émergence d'une classe moyenne mieux armée et les mariages plus tardifs – furent d'abord réunies en Europe de l'Est, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>.

Il n'est par conséquent pas surprenant que la plupart des *maskilot* aient souffert de « l'angoisse de l'écrivain », caractérisant le travail littéraire féminin aux premiers stades de l'entrée dans un univers culturel patriarcal. Les femmes les plus courageuses préférèrent s'exprimer dans des domaines et sous des formes « non canoniques », comme la correspondance, les traductions et les essais sociaux. Très peu osèrent écrire de la poésie, du théâtre ou des romans. Le dramatique combat de Miriam Markel-Mosessoehn en constitue une poignante illustration.

MIRIAM MARKEL-MOESSOHN (1841-1920)

La *Haskala* fut dès ses débuts caractérisée par une entreprise généralisée de traduction des langues européennes vers l'hébreu<sup>16</sup> : elle reposait sur la prise de conscience de l'importance de la culture européenne dans les Lumières juives. Miriam Markel-Mosessoehn incarne l'exemple typique d'une *maskila* choisissant la traduction comme premier champ de création intellectuelle dans la sphère publique.

Née Wierzbolowska, Markel-Mosessoehn naquit en Lituanie et apprit l'allemand, le français et l'hébreu. Son père, un riche négociant, l'encouragea dans ses études. N'étant pas censée étudier les matières traditionnelles juives, comme les garçons, elle fut autorisée à lire la Bible, puis des œuvres profanes d'auteurs et poètes hébraïques apparues dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle excellait en allemand et en français. Sa correspondance, en 1861-1862, avec le premier romancier hébraïque

15 Tova Cohen, « Portrait of the *maskilah* as a young woman », *Nashim: A Journal of Jewish Women Studies & Gender Issues*, 15, printemps 2008, p.9-29; Shmuel Feiner et Tova Cohen, *Voice of a Hebrew Maiden: Women's Writings of the 19th Century Haskalah Movement*, Tel Aviv, Hakibutz Hameuchad, 2006, p.407 [hébreu].

16 Gideon Toury, « Translation and reflection on translation », art. cit.

Avraham Mapou témoigne de son éducation peu conventionnelle et de son style, fort apprécié par Mapou. Ce dernier complimentait « la *maskalet* [autre terme pour "femme érudite"] qui s'exprime si clairement »<sup>17</sup>.

158

Des circonstances familiales, et notamment l'absence d'enfants, conduisirent Markel-Mosessoehn à se livrer à une carrière littéraire. Elle s'essaya à traduire des romans historiques, genre assez populaire à l'époque ; sa première traduction fut celle de *Der Fluchtling aus Jerusalem*, de Ludwig Philippson, mais elle ne fut pas publiée. Encouragée par l'illustre poète Judah Leib Gordon, avec lequel elle entretint une correspondance durant deux décennies, elle continua à traduire, et le premier volume de son adaptation vers l'hébreu du roman historique *Die Juden und die Kreuzfahrer unter Richard Löwenherz* d'Eugen Rispart (Isaac Asher Francolm) fut publié en 1869 à Varsovie. Il parut sous le titre plus précautionneux *Ha-Yehudim be-Angliyah* (*Les Juifs en Angleterre*). Ce premier volume fut très apprécié, et particulièrement loué par Gordon, son mentor littéraire.

Ce dernier l'encouragea à écrire, ce à quoi elle n'osa s'essayer qu'à l'âge de quarante-huit ans. Lors de sa résidence autrichienne, elle accepta finalement de devenir la correspondante viennoise de *HaMeliz*, un journal de la *Haskala*. Cependant, elle souffrait sans cesse d'un sentiment d'infériorité, et finit par cesser sa contribution au journal. Le second volet de sa traduction ne parut qu'en 1895, alors que d'autres traductrices étaient venues grossir les rangs. Markel-Mosessoehn évoque cet essor dans son introduction, en recourant à la métaphore féminine, explicite, du nouveau-né :

Depuis que la première partie [de la traduction] a été publiée, une nouvelle génération est arrivée à maturité. J'ai présenté mon premier-né à mes seuls frères [mais] l'amour de notre langue s'est depuis épanoui dans notre peuple... et il a trouvé le chemin aux cœurs de mes sœurs... De nombreuses

---

17 Trois lettres d'Avraham Mapou à Miriam Markel-Mosessoehn sont reproduites dans *The Letters of Avraham Mapu*, éd. Ben-Zion Dinur, Jérusalem, Mossad Bi'alik, 1970, p. 160, 164 et 183-184 [hébreu].

filles de Sion aiment désormais lire et écrire en hébreu. Je présente donc mon bébé à mes sœurs qui vont [l']adorer<sup>18</sup>.

Markel-Mosessohn ne rédigea que quatre articles pour *Ha-Meliz*, avant de renoncer brutalement à l'écriture. Utilisant cette fois la métaphore du « péché », elle écrit à Gordon pour s'en excuser :

Le péché engendre le péché, et celui qui faute et ne se repent pas sur l'heure ne fait que tergiverser. J'ai alourdi mon âme de péchés [en] voyant les déplorables écrits que j'ai envoyés à *Ha-Meliz*. C'est devenu pour moi un trop lourd fardeau. Je vois les œuvres d'auteurs accomplis qui vous sollicitent, et je souhaite être semblable à eux. Mais mes désirs et mes capacités diffèrent.

À première vue, les femmes étaient encouragées à participer au mouvement de la *Haskala* mais, comme l'exprime douloureusement Markel-Mosessohn, elles en étaient de fait exclues. C'était pour l'essentiel un club d'hommes<sup>19</sup>. Quelque vingt-cinq femmes tentèrent néanmoins de se frayer un chemin dans le milieu littéraire, surtout par des correspondances. Très peu d'entre elles étaient suffisamment riches, intrépides, sans enfants, pour franchir ces trois obstacles : celui de la langue d'abord, celui de l'éducation littéraire et religieuse ensuite et celui de l'exclusion culturelle de la sphère publique, enfin. La génération de la « Renaissance », avec le retour à Sion et les sacrifices exigés par celui-ci, fut tout autant centrée sur les hommes. Les deux exemples suivants illustreront les difficultés

18 Carole B. Balin, s.v. « Miriam Markel-Mosessohn (1839-1920) », dans *Jewish Women's Archive*, en ligne : <https://jwa.org/encyclopedia/article/markel-mosessohn-miriam> (je traduis). Deux copies des lettres de Markel-Mosessohn à Yehudah Leib Gordon se trouvent à l'Université hébraïque de Jérusalem, dans les archives de la Bibliothèque nationale et universitaire. Une série est classée dans la Collection Schwadron sous son nom. L'autre série, identique, figure dans les archives Yalag, 40 761. D'autres éléments concernant Markel-Mosessohn se trouvent dans la Collection Schwadron. Les lettres de Judah Leib Gordon à Markel-Mosessohn figurent dans *A Collection of Judah Leib Gordon's Letters to Miriam Markel-Mosessohn*, éd. Avraham Yaari, Jérusalem, D. Azriel, 1936 [en hébreu].

19 Au sujet du mépris pour les femmes écrivaines, voir par exemple Shmuel Feiner et Tova Cohen, *Voice of a Hebrew Maiden*, op. cit., p. 9-13.

affrontées par les femmes voulant faire entendre leur voix, peu avant, et après la création de l'État d'Israël.

## AVANT ET APRÈS 1948 : TRADUCTRICES EN ERETZ ISRAEL

DEVORAH BARON (1887-1956)

160

Baron naquit à Uzda, un *shtetl* (petit village juif) de la Russie blanche. Son père, rabbin de la communauté locale, prit l'initiative peu habituelle d'autoriser Devorah à assister à ses cours d'hébreu avec les garçons. Elle termina ses études secondaires, puis s'installa avec son frère aîné à Kovno, où elle obtint en 1907 un diplôme d'enseignante. Elle publia ses premiers récits dans *Ha-Meliz* en 1902, alors qu'elle était âgée de quatorze ans. Ses histoires plurent aux jeunes lecteurs, et dès l'âge de quinze ans elle fut considérée comme une auteure très recherchée. Elle fut reconnue comme telle par le fameux écrivain Yosef Chaim Brenner, qui lui écrivit : « vous savez comment écrire, ma sœur »<sup>20</sup>. En 1910, après un pogrom qui détruisit son village natal, elle immigra en Palestine. Elle s'installa près de Jaffa dans le nouveau quartier de Neve Tzedek et devint la rédactrice de la rubrique littéraire de *Ha-Poel Ha-Tzair* (*Le Jeune Travailleur*). Elle épousa alors le rédacteur Yosef Aharonovitz. En 1915, ils furent l'un et l'autre déportés par les Turcs à Alexandrie, avec des milliers d'autres juifs, et ne revinrent en Palestine qu'en 1919, après l'établissement du mandat britannique. Le retour de Devorah fut douloureux : son frère bien-aimé était mort de la typhoïde ; son mari et elle démissionnèrent du journal. Mais, tandis que son époux poursuivait ses activités politiques et devenait le premier directeur de la Banque Hapoalim (la banque des travailleurs), elle s'alita et refusa de sortir du foyer. Elle n'assista pas même à l'enterrement de son mari, en 1937. Selon certaines rumeurs, elle aurait souffert d'une dépression chronique. D'autres disent qu'elle aurait amené sa fille Zipora, épileptique, à vivre en recluse, pour se consacrer à la servir.

---

20 Devora Baron, *The Ohio State University Lexicon of Modern Hebrew Literature*, <https://library.osu.edu/projects/hebrew-lexicon/02044.php> [en hébreu], s.v. « Devora Baron ».

Enfin, selon d'autres on-dit, c'est sa fille qui la prit en charge, lui faisant la lecture, notant ses textes, gérant sa correspondance et décidant qui était autorisé à voir Devorah et qui ne l'était pas<sup>21</sup>.

Désignée comme « la première auteure hébraïque moderne », Devorah Baron fut la première récipiendaire du prix Bialik de littérature en 1934. Elle reçut le prix Rupin en 1944 et le prix Brenner en 1951. Elle écrivit quelque quatre-vingts nouvelles, et un roman intitulé *Exils*. Elle traduisit des œuvres vers l'hébreu, et est principalement connue pour sa traduction de *Madame Bovary*, de Gustave Flaubert, traduction publiée par Stiebel en 1931. Sa carrière connut deux stades différents : elle fut d'abord une jeune femme active, audacieuse, une pionnière auteure et rédactrice d'un journal. Mais elle finit recluse et passive, se coupa du monde et ne reçut plus que quelques amis intimes. Dans l'ombre de son mari célèbre, elle devint une énigme, une excentrique. Était-ce là sa manière d'exprimer sa désillusion après les promesses de sa jeunesse ? Les trente-quatre années que dura sa réclusion furent très fécondes en matière d'écriture et de traduction<sup>22</sup>. Baron qualifiait elle-même ses premiers écrits de « chiffons »<sup>23</sup>. Son retrait physique de la société se reflétait dans son écriture : ignorant son entourage israélien, alors même qu'elle passa en Terre d'Israël la plus grande partie de sa vie adulte, et dédaignant le Tel Aviv affairé qui l'entourait, elle concentra ses récits sur la vie juive traditionnelle dans les *shtetlech* de sa jeunesse.

21 À propos de l'énigme de Zipora Baron, voir Nurit Govrin, « Je refuse qu'on me suspecte de vivre aux dépens de quelqu'un », *Haaretz*, 5 novembre 2018 [en hébreu].

22 Amia Lieblich et Allison Schachter, s. v. « Devorah Baron (1887-1956) », dans *Jewish Women's Archive*, en ligne : <https://jwa.org/encyclopedia/article/baron-devorah>.

23 Amia Lieblich, *Conversations with Dvora: An Experimental Biography of the First Modern Hebrew Woman Writer*, trad. Naomi Seidman, Berkeley, University of California Press, 1997 (je traduis).

Le chemin emprunté par Léa Goldberg pour pénétrer dans le monde de la littérature hébraïque fut lui aussi hérissé d'obstacles. Les parents de Goldberg parlaient plusieurs langues, mais l'hébreu ne figurait pas parmi elles. Léa fréquenta néanmoins une école primaire où l'on parlait hébreu, de sorte qu'elle apprit cette langue dès son plus jeune âge. À dix ans, elle se mit à tenir un Journal en hébreu. Ses premiers Journaux révèlent une aisance limitée dans cette langue, et on y reconnaît l'influence du russe, mais elle était résolue à écrire en hébreu, qu'elle finit par maîtriser rapidement, bien qu'elle fût à l'aise dans diverses langues européennes. En 1926, âgée alors de quinze ans, elle écrit dans son Journal : « La situation défavorable de l'écrivain hébraïque n'est pas un secret pour moi [...] mais pour moi, écrire dans une autre langue que l'hébreu reviendrait à ne pas écrire du tout. Et pourtant je veux être écrivain [...] c'est mon unique but<sup>24</sup> ».

Goldberg constitue un exemple significatif du développement de stratégies d'écriture au carrefour des langues et des cultures. Elle offre par ailleurs une illustration assez caractéristique des processus relationnels homme-femme dans la « République des Lettres » instituée en Eretz Israel dans les années 1930, une fois que les anciens centres littéraires d'Europe centrale et de l'Est y furent installés<sup>25</sup>. Lorsque Goldberg immigra, en 1935, le foyer littéraire de Tel Aviv était masculin pour l'essentiel, avec d'un côté le poète national Haïm Nahman Bialik et son association d'auteurs bien établie Agudat Ha-Sofrim, et de l'autre le groupe Yachdav (« Ensemble »), composé de jeunes symbolistes modernistes, où figuraient entre autres Avraham Shlonsky, Nathan Alterman, Eliezer Steinman, Yisrael Zmora, Avraham Halfi, Alexander Pen – et Léa Goldberg. Cette dernière se distinguait du cercle Yachdav tant par son orientation germanique (plutôt que russe) que par sa formation universitaire. En effet, née dans la ville allemande de Königsberg, elle

24 *Leah Goldberg's Diaries*, préface d'Arié et Rachel Aharoni, Bnei Brak/Tel Aviv, Sifriat Poalim, 2005, p.9 [en hébreu] (je traduis).

25 Voir Zohar Shavit, « The status of translated literature in the creation of Hebrew literature in pre-State Israel (the *Yishuv* Period) », *Meta. La traduction et l'interprétation en Israël*, 43, 1998/1, p.46-53.

avait obtenu des universités de Berlin et de Bonn un doctorat en langues sémitiques, histoire et pédagogie. Elle ne se maria jamais, et dépendit de sa mère pour tous les aspects pratiques de la vie quotidienne. Presque tous les poètes effectuaient alors des traductions, soit comme gagne-pain soit comme exercice d'écriture en hébreu, et Léa Goldberg en fit tout autant. Elle traduisit du russe, du lithuanien, de l'allemand, de l'italien, du français et de l'anglais. Il faut particulièrement remarquer son *opus magnum*, la traduction de *Guerre et Paix*, le chef-d'œuvre épique de Léon Tolstoï. Mais elle traduisit également Rainer Maria Rilke, Thomas Mann, Anton Tchekhov, Anna Akhmatova, William Shakespeare et Pétrarque, ainsi que de nombreux ouvrages de référence et des livres pour enfants.

Tandis que les traducteurs, dans leur grande majorité, appliquaient les normes de traduction dictées par les éditeurs (eux-mêmes des hommes), celles mises en œuvre par Léa Goldberg en différaient largement. Contrairement à Bialik ou à Shlonsky, tous deux militants de la renaissance de l'hébreu bien qu'appartenant à des groupes littéraires différents, elle ne se considérait pas comme devant inventer ou innover, et les normes auxquelles elle soumettait sa pratique de la traduction visaient à ce que celle-ci reste fidèle et conforme à la source. Il est clair que dans le monde littéraire hébraïque sa recherche de l'adéquation au texte-source eût *a posteriori* été appréciée ; cependant ses contemporains trouvaient sa langue « maigre » jusqu'à l'ascétisme. Elle avait coutume de dire à ses étudiants qu'elle appréciait moins l'écriture que la traduction, car cette dernière constituait un travail purement linguistique<sup>26</sup>.

Contrairement à Bialik et Shlonsky, Léa Goldberg ne mettait en avant aucune orientation politique, ni n'occupait un poste de rédacteur en chef d'une revue littéraire ou au sein d'une maison d'édition. Pour gagner sa vie, elle travaillait comme rédactrice pour les journaux hébraïques *Davar* et *Al Ha-Mishmar*, et comme éditrice de livres jeunesse aux éditions Sifriyat Po'alim (« Le libraire des travailleurs »), tout en écrivant des critiques de théâtre et des articles littéraires. Dans *Davar L'yladim*, le supplément hebdomadaire pour enfants du journal *Davar*, elle initia un nouveau genre,

26 D'après le témoignage d'Israel Smilanski, qui fut son étudiant en 1959 à l'Université hébraïque de Jérusalem.

celui de la bande dessinée (« Uri Muri », « Mar Guzmai Habadai »), avec des productions illustrées par le célèbre peintre Nachum Gutman. Bien que très populaire dans le milieu de la littérature enfantine, elle n'était pas prise au sérieux dans le sérail littéraire. En outre, alors que ses contemporains hommes écrivaient une poésie engagée, imprégnée de messages nationaux et politiques, les poèmes de Goldberg se focalisaient sur l'univers personnel, ce qui lui valut le titre quelque peu humiliant de « poétesse des cœurs brisés ». Sa position chancelante dans ce monde masculin est illustrée de manière caractéristique par un épisode dramatique survenu autour de sa traduction de *Guerre et Paix* pour Sifriyat Po'alim. Shlonsky, rédacteur en chef de cette maison d'édition, lui avait commandé cette traduction. Elle avait donc traduit, selon ses propres normes, les cent premières pages, et les lui avait adressées. Lorsqu'il en fit la révision comme il en avait l'habitude, rétablissant son propre style fleuri, calibré, elle lui retourna l'ouvrage et refusa de poursuivre la traduction entamée. Elle ne s'apaisa qu'au terme d'une scène assez théâtrale dans un café où le groupe avait l'habitude de se réunir, au cours de laquelle Shlonsky promit de ne plus faire ingérence dans la traduction commandée. C'était là une représentation particulière et caractéristique du scénario-type des relations homme-femme<sup>27</sup>. Même si le statut de Goldberg alla se renforçant au fil des années, il n'atteignit jamais, du vivant de celle-ci, celui de Bialik, d'Alterman ou de Shlonsky.

Elle rivalisa avec eux à sa propre manière : au début des années 1950, elle partit s'installer à Jérusalem, où elle fut nommée professeur au Département de littérature générale et comparée de l'Université hébraïque, avant de devenir directrice de ce département. Elle rassembla alors autour d'elle un cercle de jeunes poètes comprenant entre autres Dalia Rabikovitch, Yehuda Amichai et Tuvia Rübner, et exerça une influence marquante sur leur épanouissement poétique et leurs publications. Elle écrivit en outre pour les enfants des centaines d'ouvrages de poésie et de prose, et publia de nombreux articles sur la littérature enfantine. C'est seulement à

27 J'ai obtenu cette information de Chaim Peleg, témoin oculaire de la scène, qui travaillait dans cette maison d'édition et qui allait par la suite revoir cette traduction (voir Nitsa Ben-Ari, « Ha-Astronavit Ha-Haviva » [« La charmante astronaute »], *Yediot Aharonot*, 2 février 1990, 20 [en hébreu].

titre posthume, en 1970 – l’année même de sa mort – qu’elle obtint le prix Israël de littérature. C’est très symboliquement sa mère qui le reçut pour elle<sup>28</sup>. Ainsi, pour combattre ses collègues dans leur propre champ, Léa Goldberg a dû non seulement renoncer à la vie familiale – au mari, aux enfants... – mais aussi assumer les fonctions académiques de professeur et chef de département universitaire, en plus de ses obligations en tant que rédactrice, traductrice, auteure, poète.

## ANNÉES 1970 ET SUIVANTES : LA NORMALISATION

Avant et peu après la création de l’État d’Israël, la littérature écrite en Israël avait une connotation essentiellement masculine. Il en était de même pour la traduction, dans la mesure où celle-ci procurait aux auteurs un laboratoire linguistique et quelques (maigres) revenus complémentaires. Les années 1970 et 1980 virent apparaître un ton plus personnel dans une littérature jusqu’alors engagée. Il en résulta de manière générale un accroissement de femmes auteures, et la traduction, en particulier, fut elle aussi moins dominée par une hégémonie masculine. Avec la naissance des études de traductologie et des cursus universitaires de traduction, la discipline se structura et devint plus spécifique. Des traducteurs professionnels apparurent, matérialisant plus clairement la distinction entre traducteurs et auteurs. Le nombre d’étudiantes en traduction dépassa celui des étudiants dans cette même discipline<sup>29</sup>. Peu à peu, en effet, davantage de femmes envisagèrent et épousèrent cette profession qui leur permettait d’élever leurs enfants tout en travaillant à domicile, ou d’utiliser ce travail de traduction pour se procurer un supplément de revenus. Parallèlement, cela leur permit de développer de nouvelles approches quant à leur identité, à leur liberté et à la possibilité de s’exprimer dans un contexte pluriculturel. La maîtrise de la langue devint un instrument de transformation.

28 Ma’ayan Harel, s.v. « Lea Goldberg (1911-1970) », dans *Jewish Women’s Archive*, en ligne : <https://jwa.org/encyclopedia/article/goldberg-lea>.

29 D’après mon expérience en tant que professeur de traductologie (1986-2017) à l’Université de Tel Aviv.

Écrire et traduire autorisaient ainsi de nouveaux types d'autonomie et d'autodéfinition. Il convient à présent d'examiner dans quelle mesure ces changements se reflètent dans l'écriture et la traduction féminines. La partie qui va suivre propose dans cette perspective l'étude d'un groupe-témoin parmi d'autres, celui des récipiendaires du prix Tchernichovsky.

## PRIX DE TRADUCTION

Il n'est pas facile d'évaluer le nombre de traducteurs littéraires actifs en Israël aujourd'hui, et encore moins d'en obtenir le *ratio* homme-femme<sup>30</sup>. L'un des rares ensembles de données disponibles en ligne est constitué par la liste des traducteurs ayant obtenu le prix Tchernichovsky de traduction littéraire depuis sa création, en 1934. Ce prix, le seul accordé en Israël au traducteur littéraire, n'est pas un prix national. Il est attribué une fois tous les deux ans par la municipalité de Tel Aviv dans deux catégories, la traduction de fiction et la traduction de non-fiction. Les listes de ses récipiendaires jusqu'à 2014 peuvent utilement servir de « groupe témoin » à notre étude. Leur nombre est de soixante-sept traducteurs pour seize traductrices<sup>31</sup>. La distribution statistique de ce même prix de traduction (fiction et non-fiction) peut aider à tracer le développement historique des récipiendaires : de 1943 à 1951, seuls des traducteurs hommes obtinrent cette récompense. Une femme en fut récipiendaire en 1952. De 1952 à 1966, de nouveau, seuls des traducteurs hommes l'obtinrent. En 1967, une traductrice fut distinguée, puis entre 1967 et 1989 seuls des hommes furent récipiendaires de ce prix. L'année 1989 marqua un tournant, et entre 1989 et 2014, treize traductrices et neuf traducteurs le remportèrent<sup>32</sup>.

30 L'Association des traducteurs israélienne refuse de donner des chiffres, et ne peut de toutes les façons pas opérer de distinction entre traducteurs et interprètes, littéraires et d'affaires.

31 Wikipedia, s.v. « The Tchernichovsky Prize » (<https://tinyurl.com/y884zcv4> [en hébreu]).

32 Wikipedia, « Tchernichovsky Prize winners » (<https://tinyurl.com/y98qwbd> [en hébreu]).

Ces résultats peuvent indiquer un récent accroissement dans le nombre de traductrices en activité, ou encore une reconnaissance grandissante de la qualité de leur travail. Il est vrai que le prix Tchernichovsky de traduction littéraire est loin de fournir une source complète d'information. Cependant, en ajoutant la liste des récipiendaires d'autres prix littéraires nationaux officiels accordant à l'occasion une récompense à des traducteurs (la liste des récipiendaires du prix Israël, par exemple), cette liste deviendra majoritairement masculine. La liste des récipiendaires du prix Emet pour l'art, la science et la culture, qui n'existe que depuis 2002, ne compte que quatre personnes ayant signé des traductions à côté de leurs carrières littéraires ou académiques. Une seule femme, Shin Shifra [Shifra Shifman Shmuelevitch], en fait partie<sup>33</sup>.

Les résultats confirment le soupçon que le statut de traducteur en soi n'est pas suffisant : dans les prix nationaux prestigieux, les traducteurs (hommes) occupant des fonctions universitaires ou littéraires importantes semblent être favorisés. Ces données démontrent que même si les traductrices ont obtenu l'accès au monde littéraire, leur statut, et en conséquence peut-être leur estime de soi, sont encore toutefois loin d'être équivalents à ceux des hommes.

À l'échelle historique, les femmes juives pénétrèrent relativement tard le domaine masculin de la littérature hébraïque. Le développement anomal de la langue hébraïque et sa renaissance miraculeuse auraient dû fournir un territoire neuf où tous les participants auraient (théoriquement) dû fouler un sol vierge, mais, dans les faits, ils ne jouirent pas les uns et les autres des mêmes occasions.

La métaphore des « belles infidèles » attribuait à la traduction et aux traducteurs des caractéristiques féminines, mais cette représentation

33 Benjamin Harshav (2005, poète, professeur de littérature comparée, traducteur), Sasson Somekh (2008, écrivain, orientaliste, traducteur), David Shulman (2010, historien des religions, domaine africain et asiatique) et Shin Shifra (2010, traduction de littérature sémitique ancienne). Voir Wikipedia, s. v. «The Emet Prize for Art, Science and Culture» ([https://en.wikipedia.org/wiki/The\\_EMET\\_Prize\\_for\\_Art,\\_Science\\_and\\_Culture#2005](https://en.wikipedia.org/wiki/The_EMET_Prize_for_Art,_Science_and_Culture#2005)).

du genre ne transforma pas pour autant la pratique de la traduction en profession – ou en vocation – réservée aux femmes. La langue et la littérature ont été durant des siècles un domaine masculin, et les femmes n'ont que tout récemment pris « la parole », comme le notait Annie Leclerc en 1974<sup>34</sup>. Compte tenu de ce fait, on peut se demander si les traductrices en Israël (et peut-être ailleurs) cèdent toujours « la parole » aux hommes. Il faudrait des recherches ultérieures, et tout particulièrement d'autres moyens. Internet procure-t-il aux femmes des outils alternatifs pour faire entendre leur(s) voix ? Les forums hébreux de traduction en ligne abondent, souvent gérés par des femmes (Yael Sela, Gilli Bar Hillel...). Ce médium demeure un champ d'investigation vierge jusqu'ici, et pourrait fournir des réponses plus actuelles aux problèmes du statut et de l'estime de soi, ainsi qu'à la question plus générale de savoir si les relations entre genre et culture dans la langue contribuent à renforcer et à faire perdurer une domination, ou si, au contraire, elles initient de nouveaux types d'autonomie et d'autodéfinition.

168

---

34 Dans *Parole de femme* (Paris, Grasset).

## RÉSUMÉS/ABSTRACTS

Hilla KARAS et Hava BAT-ZEEV SHYLDKROT,  
Traduction et diachronie : enjeux théoriques

### *Résumé*

Les traductions servent depuis toujours à communiquer et à transmettre un savoir et une culture. Malgré cette fonction d'agent médiateur, le traducteur a souvent été, et l'est fréquemment encore, dévalorisé. Ce numéro est consacré à la traduction diachronique interlinguale et intralinguale, laissant de côté d'autres documents secondaires considérés comme canoniques, y compris les éditions scientifiques, les commentaires critiques, les recherches universitaires tout comme les nombreuses adaptations pour enfants, dessins animés, opéras, etc. Les autrices abordent plusieurs problématiques importantes que le traducteur est susceptible de rencontrer dans son travail, quand il implique l'axe diachronique. Elles évoquent les difficultés qui surgissent dans le choix du texte source, tout particulièrement, quand le texte à traduire précède l'invention de l'imprimerie. Elles examinent la place du texte dans la culture cible ainsi que l'influence de l'usage des modèles littéraires à différentes périodes. Le statut ambivalent du traducteur est comparé à celui du philologue qui, lui, bénéficie d'une autorité scientifique particulière.

### *Abstract*

Translations have always been used to communicate and transmit knowledge and culture. Despite their function as mediators, translators have often been, and still are, depreciated. This issue is dedicated to interlingual and intralingual diachronic translation of all kinds of literature, excluding other secondary and derived documents,

sometimes considered canonical, such as scientific editions, critical commentaries, academic research as well as many adaptations for children, cartoons, operas etc. The authors address several important issues that translators are likely to encounter when they bridge a diachronic gap. They discuss difficulties concerning the choice of source texts, especially when these precede the invention of print. They examine the cultural status of the target text as well as the influence of various literary models in different periods. The ambivalent position of the translator is compared to that of the philologist, who enjoys a unique and outstanding scientific authority.

236

Thierry PONCHON,

L'expression de la modalité épistémique dans la traduction par Jean de Meun (*Li livres de confort de Philosophie*) de la *Consolatio Philosophiae* de Boèce

#### *Résumé*

Les traductions d'œuvres latines à la fin du Moyen Âge apparaissent comme un corpus particulièrement intéressant pour étudier les processus d'évolution lexicale et syntaxique, et notamment la transposition de la modalité épistémique du latin à l'ancien français. C'est à partir de la célèbre traduction de la *Consolation* de Boèce par Jean de Meun (fin XIII<sup>e</sup> siècle – début XIV<sup>e</sup> siècle) que cette analyse est menée, pour montrer d'une part la complexité du travail du traducteur dans son expression de la modalité épistémique à l'aide d'une étude fondée sur les graphes sémantiques et pour apporter d'autre part une réflexion théorique et méthodologique sur la modalité épistémique dans la diachronie.

#### *Abstract*

The translations of Latin works at the end of the Middle Ages appear as a particularly interesting corpus for studying the processes of lexical and syntactic evolution and in particular the transposition of the epistemic modality from Latin to Old French. It is from the famous translation of the *Consolatio* of Boethius by Jean de Meun (late 13<sup>th</sup> century – early 14<sup>th</sup> century) that this analysis is carried out, to show on the one hand the

complexity of the work of the translator in his expression of the epistemic modality using a study based on semantic graphs and to bring on the other hand a theoretical and methodological reflection on epistemic modality in a diachronic perspective.

Revital REFAEL-VIVANTE,

Préface du traducteur hébreu médiéval aux œuvres littéraires étrangères au Moyen Âge

### Résumé

L'activité des traducteurs juifs se développa à partir du XII<sup>e</sup> siècle et se poursuivit jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle. La demande de traductions depuis l'arabe vers hébreu s'est fait sentir en Espagne, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, lorsque la culture andalouse a fini par se répandre parmi de nombreux juifs qui ne parlaient pas l'arabe. Pourtant, l'attitude à l'égard des traductions était pour le moins ambiguë. La popularité croissante de la littérature étrangère incita de nombreux écrivains en langue hébraïque, qui s'opposaient à la quête de la culture étrangère, à écrire des œuvres originales en hébreu, marquant ainsi leur opposition à l'acte de traduction même. À travers cette étude, l'auteur tente de déterminer la raison pour laquelle les traducteurs ont poursuivi leur activité malgré l'ambivalence manifeste que suscitait leur labeur. Les traductions hébraïques de belles-lettres du Moyen Âge sont étudiées d'un point de vue des œuvres originales. L'analyse des introductions permet à l'auteur de comprendre la nature des obstacles rencontrés par les traducteurs pendant leur travail et leurs moyens de les surmonter. Les introductions informent le locuteur des motivations et des inclinations du traducteur. Elles dévoilent la complexité que comprend l'abord de la littérature étrangère et la manière par laquelle cette dernière a été adaptée au public juif. Trois introductions différentes sont analysées : celle précédant *Le Fils du roi et le moine* (XIII<sup>e</sup> siècle) d'Abraham Ibn Hasdai ; l'introduction de Jacob ben Elazar à *Kalila et Dimna* (XIII<sup>e</sup> siècle) ; puis celle du *Traité sur les animaux* par Kalonymus ben Kalonymus (XIV<sup>e</sup> siècle). Il est clair que pour déceler l'essence d'une traduction, la comparaison avec l'œuvre originale s'impose.

## Abstract

The activities of the Jewish translators began to develop in the 12th and 13th centuries, and continued throughout the Middle Ages, until the 15th century. The need for translations from Arabic to Hebrew began in early Christian Spain at the end of the 12th century, as a result of the dissemination of Andalusian culture among Jews who did not know Arabic. However, the attitude towards these translations was ambivalent. The popularity of foreign literature motivated Hebrew writers who opposed the pursuit of foreign culture to write original works in Hebrew, thus expressing criticism of the very act of translation. In this essay the author tries to understand why the translators kept on with their translations despite this ambivalence and the contradictory approach to their work. This is achieved by examining the Hebrew translations of medieval *belles-lettres* classics, focusing on their point of view. From the analysis of the introductions, one may learn of the problems faced by the translators in their work and their way of solving them. Moreover, the introductions inform us of the translator's motives and tendencies, as well as the complex approach to the foreign literature and the manner in which it was made suitable for the Jewish audience. Three introductions will be discussed: Abraham Ibn Hasdai's introduction to *The King's son and the Monk* (13th century); the introduction of Jacob ben Elazar to *Kalila and Dimna* (13th century); and the introduction of Kalonymus ben Kalonymu's *Treatise on Animals* (14th century). Because of its complex nature, the task of translation requires the translator to relate to the author's introduction of the original work. A comparison of this endeavor to the translator's own introduction is imperative to fully understand the complexity of this new creation.

Tovi BIBRING,

« Quand les loups étaient trilingues » :

Questions de traduction et d'interprétation d'une fable médiévale

### Résumé

En mettant en parallèle les trois versions d'une fable, « Le loup à l'école », l'article interroge l'acte de *translatio* de ce *topos*. La proximité de production de ces textes médiévaux, dans l'espace et dans le temps, justifie la comparaison qui permet de mettre au jour des différences qui révèlent à la fois l'influence du milieu culturel, l'intention sous-jacente dans la morale de l'histoire, avec bien sûr les questions linguistiques que cela présume. Ainsi examinera-t-on trois propositions : la fable de Marie de France, considérée comme l'archétype, le texte de Berechiah ben Rabbi Natronai ha-Naqdan, en hébreu, tiré de son recueil *Mishlei Sh'ualim* et celui d'un auteur anonyme, en latin, dans le *Le Dérivé complet du Romulus anglo-latin*. Les trois textes ont été écrits entre le XII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle. La question du milieu dans lequel évolue chaque auteur joue un rôle important : Marie de France et l'auteur anonyme donnent des versions que l'on dira « chrétiennes » et ils s'inscrivent dans un parcours religieux. Berechiah s'adresse à une communauté intellectuelle érudite et les références religieuses sont gommées. Il s'agit aussi d'interprétation : dans quel but apprendre à lire à un loup ? Apprendre à lire ou à parler ? entendre et/ou comprendre ? Cela a des répercussions sur la manière de *translater* les fables. La perspective morale varie d'un texte à l'autre et suggère par exemple l'apprentissage de l'altérité ou la réflexion sur l'acquis et l'inné. Un simple récit donne lieu à des lectures différentes, révélatrices des préoccupations des auteurs.

### Abstract

By comparing three versions of a fable “The Wolf at School,” this article questions the act of *translatio* of this *topos*. The proximity of the production of these medieval texts, both in space and time, justifies the comparison, allowing us to examine the similarities and differences that simultaneously reveal the influence of the cultural milieu, the implied

meaning of the tale's moral, and of course the linguistic questions that this presupposes.

Thus, we will examine three versions of "The Wolf at School": the fable written by Marie de France, considered as the archetype, the text by Berechiah ben Rabbi Natronai ha-Naqdan, in Hebrew, from his collection *Mishlei Sh'ualim*, and that of an anonymous author, written in Latin, extant in the LBG collection (*Le Dérivé complet du Romulus anglo-latin*). All three texts were written between the 12th and 13th century. The social surroundings in which each of the texts was written plays an important role in this comparison: Marie de France and the anonymous author's versions may be considered "Christian" and are somewhat related to religion. Berechiah addresses a scholarly intellectual community and his text does not contain religious references. The article is also about interpretation: for what purpose should a wolf learn to read? Learn to speak? to listen? The answers to these questions impact and influence how the questions should be interpreted. The moral perspective varies from version to version and suggests, for example, the learning of otherness or a reflection on the acquired and the innate. Therefore, a seemingly simple story gives rise to different readings, revealing the different author's concerns.

240

Alain CORBELLARI,

Michaut, Pauphilet... et Bédier: la querelle d'*Aucassin et Nicolette*

### Résumé

*Aucassin et Nicolette* est, depuis ses premières rééditions au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'un des récits français médiévaux les plus populaires parmi les lecteurs modernes. En 1932, Albert Pauphilet en publie une traduction visiblement dirigée contre celle de Gustave Michaut, publiée en 1901, et alors récemment rééditée (1929). La traduction de Pauphilet, très modernisante, est en même temps une machine de guerre contre le style de traduction proposé par Joseph Bédier dans son *Roman de Tristan et Iseut* (1900), style usant d'un archaïsme modéré inspiré du français classique, et qui régnait alors à peu près sans partages sur les

réécritures modernes de la littérature médiévale. C'est de cette (modeste) querelle que l'on tente ici de cerner les tenants et aboutissants, en déroulant les implications jusque dans des traductions plus récentes, car le problème du style choisi, dans une pratique qui reste intralinguale, est aujourd'hui plus actuel que jamais. Si la pratique bédieriste a largement été abandonnée, la question du rapport entre une langue moderne et ses états plus anciens continue d'interroger la viabilité même des littératures médiévales.

### Abstract

*Aucassin and Nicolette* is, since his first reissues in the 18th century, one of the most popular medieval French stories among modern readers. In 1932, Albert Pauphilet published a translation visibly directed against that of Gustave Michaut, published in 1901, and then recently reprinted (1929). The translation of Pauphilet, very modernizing, is at the same time a machine of war against the style of translation proposed by Joseph Bédier in his *Roman de Tristan and Iseult* (1900), style using a moderate archaism inspired by classical French, and which then reigned almost without sharing the modern reinterpretations of medieval literature. It is from this (modest) quarrel that we attempt here to define the ins and outs, by unrolling the implications even in more recent translations, because the problem of the chosen style, in a practice that remains intra-lingual, is today more relevant than ever. While the bedierist practice has largely been abandoned, the question of the relationship between a modern language and its older states continues to question the viability of medieval literatures.

Nitsa BEN-ARI,

Les traductrices : métaphores de genre et combat de statut

### Résumé

Depuis la théorie des « belles infidèles » datant du XVII<sup>e</sup> siècle, la fidélité en traduction devint un point d'intérêt majeur. Cet intérêt souleva nombre de métaphores basées sur le genre, attribuant pour l'essentiel à

la source (à l'auteur) des caractéristiques masculines d'autorité, tout en féminisant la traduction. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les « femmes des Lumières » se tournèrent vers l'écriture, et la traduction put alors leur servir de tremplin. La langue offrit aux femmes l'occasion de se réinventer. Aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, la demande pour cette profession/art augmenta, et les femmes y jouèrent un rôle croissant. Les théories postcoloniales de traduction datant de la fin du XX<sup>e</sup> siècle sondèrent l'identité et la loyauté du traducteur, alors que des chercheuses féministes spécialistes de la traduction bataillèrent pour restreindre les métaphores consensuelles de genre. Dans ce contexte, et gardant à l'esprit la connotation négative de la traduction dans la tradition juive, cet article souhaite retracer la voie suivie par des traductrices vers l'hébreu, du XVIII<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, afin de déterminer si les métaphores de genres perdurent encore aujourd'hui, et dans quelle mesure le statut des traductrices a évolué.

*Abstract*

Since the “belles infidèles” theory from the 17th century, fidelity in translation has become a major concern. This concern has given rise to numerous gender metaphors, the main one granting the source (author) male attributes (authority), while equating the translation with the female. In the 18th century, however, Enlightened women took to writing, and translating would more often than not serve as a stepping stone to it. Language became an opportunity for women to reinvent themselves. The 19th and 20th centuries saw an accelerated demand for the art/profession of translation, in which women played a growing part.

Post-colonial translation theories of the late 20th century probed the translator's identity and loyalty, while feminist translation researchers fought to undercut the consensual gender metaphors. Yet the metaphors persisted.

On this backdrop, and bearing in mind the marked negative hue accompanying translation in the Jewish tradition, this article would like to trace the path female translators into Hebrew took from the 18th century onto the 21st, and use it as a test-case to determine whether gender metaphors still persist, and whether women translator's status has undergone a change.

Sara RALIĆ,

Métanarration, métalepse et métalangage dans l'œuvre de David Albahari et chez ses traducteurs

### *Résumé*

Cet article cherche à discerner les indices de la voix du narrateur dans trois œuvres de David Albahari et, en particulier, les fonctions de trois phénomènes marquant son écriture : métanarration, métalepse et métalangage. Phénomènes narratifs et phénomène discursif, connus pour leurs effets humoristiques et ludiques, provoquent sous la plume d'Albahari le malaise existentiel et la mise en question de la notion de réalité. À travers ces trois phénomènes, le narrateur développe le sujet principal de ses récits qui est le doute sur le pouvoir du langage et atteint l'objectif de sa narration qui est l'exploration de la forme littéraire. L'analyse du corpus fait ressortir la portée des fonctions métanarratives et l'étendue des conséquences de l'effet métaleptique. Du point de vue de la traduction, la relation entre la voix du narrateur du texte et la voix du narrateur de la traduction est examinée, ainsi que les conséquences de la subjectivité du traducteur sur les trois phénomènes en question et, conséquemment, sur l'effort d'interprétation attendu du lecteur. Non seulement la non-restitution de ces phénomènes nuit à la dimension stylistique de l'œuvre traduite, mais encore elle nuit à l'organisation textuelle du récit, altère la relation du lecteur à la fiction et anéantit les effets multiples et complexes nés de la confusion troublante entre la pensée et la réalité dont cette dernière est la représentation.

### *Abstract*

This article aims to discern the indicators of the narrator's voice in three pieces of work by David Albahari and, in particular, the functions of three phenomena marking his writing: metanarration, metalepsis and metalanguage. These narrative phenomena and discursive phenomenon, known for their humorous and playful effects, provoke under Albahari's pen the existential malaise and the questioning of the notion of reality. Through these three phenomena, the narrator develops the main subject

of his narratives, which is the doubt about the power of language, and reaches the objective of his narration, which is the exploration of the literary form.

The corpus analysis highlights the significance of metanarrative functions and the extent of the consequences of the metaleptic effect. From the point of view of translation, the relationship between the narrator's voice of the text and the narrator's voice of the translation is examined, as well as the implications of the translator's subjectivity on the three phenomena in question and, consequently, on the interpretative effort expected from the reader. Not only does the non-restitution of these phenomena undermine the stylistic dimension of the translated work, but it also harms the textual organization of the narrative, alters the reader's relationship to fiction and destroys the multiple and complex effects resulting from the disturbing confusion between the thought and the reality, of which the latter is the representation.

244

Olivier SOUTET,

Traduire pour lire, traduire pour dire. Quelques considérations linguistiques sur le rôle de la traduction du missel de Trente au missel de Vatican II

### *Résumé*

Nous nous proposons de traiter dans la présente contribution des traductions françaises de la messe selon les deux formes du rite romain actuellement en vigueur dans l'Église catholique. Au-delà des problèmes, dirons-nous techniques, à la frontière de la traductologie et du débat doctrinal, soulevés par cette confrontation, cette contribution s'attachera à mettre en évidence un fait fondamental : la modification du rôle et de la portée de la traduction liturgique lorsque les langues vernaculaires se substituent au latin comme langues liturgiques. De fait, aussi longtemps que la langue latine est langue de la liturgie romaine, les traductions ne sont guère plus que des aides à la lecture ; en revanche, la promotion des langues vernaculaires au rang de langues d'expression liturgique entraîne une conséquence qu'on peut prévoir être une difficulté : l'idiome

vernaculaire est promu au rang de forme linguistique chargée d'exprimer un contenu par nature fixé et, sauf modification doctrinale dictée par le magistère, intangible, tout en restant langue de communication courante, ce qui signifie exposé aux changements discursifs.

*Abstract*

We are dealing in this contribution with French translations of the Mass according to the two forms of the Roman rite currently in force in the Catholic Church. Beyond the problems, we will say technical, on the border of the translation and the doctrinal debate, raised by this confrontation, this contribution will focus on highlighting a fundamental fact: the modification of the role and the scope of the liturgical translation when vernacular languages are substituted for Latin as liturgical languages. In fact, as long as the Latin language is the language of the Roman liturgy, translations are little more than aids to reading. On the other hand, the promotion of vernacular languages as liturgical languages has a consequence that can be expected to be a difficulty: the vernacular idiom is promoted to the rank of a linguistic form responsible for expressing a fixed content and, except for doctrinal modification dictated by the Roman authority, intangible, while remaining language of current communication, which means exposed to the discursive changes.

## COMITÉ SCIENTIFIQUE

Hava BAT-ZEEV SHYLDKROT (Université de Tel Aviv)

Françoise BERLAN (Sorbonne Université)

Mireille HUCHON (Sorbonne Université)

Peter KOCH (Universität Tübingen)†

Anthony LODGE (Saint Andrews University)

Christiane MARCHELLO-NIZIA (École normale supérieure-LSH, Lyon)

Robert MARTIN (Sorbonne Université/Académie des inscriptions et belles-lettres)

Georges MOLINIÉ (Sorbonne Université)†

Claude MULLER (Université Bordeaux Montaigne)

Laurence ROSIER (Université Libre de Bruxelles)

Gilles ROUSSINEAU (Sorbonne Université)

Claude THOMASSET (Sorbonne Université)

## COMITÉ DE RÉDACTION

Claire BADIOU-MONFERRAN (Université Sorbonne Nouvelle)

Michel BANNIARD (Université Toulouse 2-Jean Jaurès)

Annie BERTIN (Université Paris Nanterre)

Claude BURIDANT (Université de Strasbourg)

Maria COLOMBO-TIMELLI (Università degli Studi di Milano Statale)

Bernard COMBETTES (Université de Lorraine)

Frédéric DUVAL (École nationale des chartes)

Pierre-Yves DUFEU (Aix-Marseille Université)

Amalia RODRIGUEZ-SOMOLINOS (Universidad Complutense de Madrid)

Philippe SELOSSE (Université Lyon 2)

Christine SILVI (Sorbonne Université)

André THIBAUT (Sorbonne Université)

## COMITÉ ÉDITORIAL

Olivier SOUTET (Sorbonne Université),

Directeur de la publication

Joëlle DUCOS (Sorbonne Université/EPHE),

Trésorière

Stéphane MARCOTTE (Sorbonne Université),

Secrétaire de rédaction

Thierry PONCHON (Université de Reims Champagne-Ardenne),

Secrétaire de rédaction

Antoine GAUTIER (Sorbonne Université),

Diffusion de la revue

## TABLE DES MATIÈRES

Traduction et diachronie : enjeux théoriques Hilla Karas & Hava Bat-Zeev Shyldkrot.....	7
L'expression de la modalité épistémique dans la traduction par Jean de Meun ( <i>Li Livres de confort de Philosophie</i> ) de la <i>Consolatio Philosophiæ</i> de Boèce Thierry Ponchon.....	27
Préface du traducteur hébreu médiéval aux œuvres littéraires étrangères au Moyen Âge Revital Refael-Vivante.....	71
« Quand les loups étaient trilingues » : questions de traduction et d'interprétation d'une fable médiévale Tovi Bibring.....	109
Michaut, Pauphilet... et Bédier : la querelle d' <i>Aucassin et Nicolette</i> Alain Corbellari.....	135
Les traductrices : métaphores de genre et combat de statut Nitsa Ben-Ari.....	149
Métanarration, métalepse et métalangage dans l'œuvre de David Albahari et chez ses traducteurs Sara Ralić.....	169
Traduire pour lire, traduire pour dire. Quelques considérations linguistiques sur le rôle de la traduction du missel de Trente au missel de Vatican II Olivier Soutet.....	213
Résumés/Abstracts.....	235

